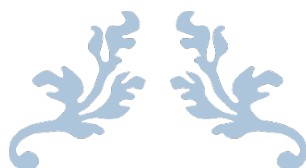


Sous la direction de :  
**Fatié OUATTARA**



---

## REVUE LES TISONS

---

*Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société*



Revue indexée par

**ESJI** Eurasian  
Scientific  
Journal  
Index  
[www.ESJIndex.org](http://www.ESJIndex.org)

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

*Revue LES TISONS*, Numéro 0004 – déc. 2025  
e-ISSN: 2756-7532; p-ISSN: 2756-7524



---

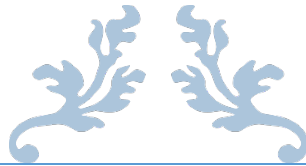
# REVUE LES TISONS

---

*Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société*



Sous la direction de :  
**Fatié OUATTARA**



---

## REVUE LES TISONS

---

*Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société*



Revue indexée par

**ESJI** Eurasian  
Scientific  
Journal  
Index  
[www.ESJIndex.org](http://www.ESJIndex.org)

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

*Revue LES TISONS*, Numéro 0004 – déc. 2025  
e-ISSN: 2756-7532; p-ISSN: 2756-7524



**Revue LES TISONS, Numéro 0004 – déc. 2025**

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

<http://www.revuelestisons.bf>

[revuelestisons.ujkz@gmail.com](mailto:revuelestisons.ujkz@gmail.com)

[lestisons@revuelestisons.bf](mailto:lestisons@revuelestisons.bf)

e-ISSN: 2756-7532

p-ISSN: 2756-7524

S/C Université Joseph KI-ZERBO  
BV 30053 OUAGA 1200 Logements  
10020 OUAGADOUGOU - Burkina Faso



## **Numéros déjà parus**

*Revue LES TISONS*, Numéro spécial, septembre 2025

*Revue LES TISONS*, No 0003, juin 2025

*Revue LES TISONS*, Numéro spécial, mars 2025

*Revue LES TISONS*, No 0002, décembre 2024

*Revue LES TISONS*, No 0001, juin 2024

*Revue LES TISONS*, Numéro spécial, Vol.1 et 2, janvier 2024

*Revue LES TISONS*, No 0000, Vol.1 et 2, décembre 2023



## **Présentation de la revue**

Sous l'impulsion de M. Fatié OUATTARA, Professeur titulaire de philosophie à l'Université Joseph KI-ZERBO, et avec la collaboration d'Enseignants-Chercheurs et Chercheurs qui sont, soit membres du Centre d'Études sur les Philosophies, les Sociétés et les Savoirs (CEPHISS), soit membres du Laboratoire de philosophie (LAPHI), une nouvelle revue vient d'être fondée à Ouagadougou, au Burkina Faso, sous le nom de « Revue LES TISONS ».

Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société, la Revue LES TISONS vise à contribuer à la diffusion de théories, de connaissances et de pratiques professionnelles inspirées par des travaux de recherche scientifique. En effet, comme le signifie le Larousse, un tison est un « morceau de bois brûlé en partie et encore en ignition ».

De façon symbolique, la Revue LES TISONS est créée pour mettre ensemble des tisons, pour rassembler les chercheurs, les auteurs et les idées innovantes, pour contribuer au progrès de la recherche scientifique, pour continuer à entretenir la flamme de la connaissance, afin que sa lumière illumine davantage les consciences, éclaire les ténèbres, chasse l'ignorance et combatte l'obscurantisme dans le monde.

Dans les sociétés traditionnelles, au clair de lune et pendant les périodes de froid, les gens du village se rassemblaient autour du feu nourri des tisons : ils se voient, ils se reconnaissent à l'occasion ; ils échangent pour résoudre des problèmes ; ils discutent pour voir ensemble plus loin, pour sonder l'avenir et pour prospecter un meilleur avenir des sociétés. Chacun doit, pour ce faire, apporter des tisons pour entretenir le feu commun, qui ne doit pas s'éteindre.

La Revue LES TISONS est en cela pluridisciplinaire, l'objectif fondamental étant de contribuer à la fabrique des concepts, au renouvellement des savoirs, en d'autres mots, à la construction des connaissances dans différentes disciplines et divers domaines de la

science. Elle fait alors la promotion de l'interdisciplinarité, c'est-à-dire de l'inclusion dans la diversité à travers diverses approches méthodologiques des problèmes des sociétés.

Semestrielle (juin, décembre), thématique au besoin pour les numéros spécifiques, la Revue LES TISONS publie en français et en anglais des articles inédits, originaux, des résultats de travaux pratiques ou empiriques, ainsi que des mélanges et des comptes rendus d'ouvrages dans le domaine des Sciences de l'Homme et de la Société : Anthropologie, Communication, Droit, Écologie, Économie, Environnement, Géographie, Histoire, Linguistique, Philosophie, Psychologie, Sociologie, Sciences politiques, Sciences de gestion, Sciences de la population, etc.

Peuvent publier dans la Revue LES TISONS, les Chercheurs, les Enseignants-Chercheurs et les doctorants dont les travaux de recherche s'inscrivent dans ses objectifs, thématiques et axes.

La Revue LES TISONS comprend une Direction de publication, un Secrétariat de rédaction, un Comité scientifique et un Comité de lecture qui assurent l'évaluation en double aveugle et la validation des textes qui lui sont soumis en version électronique en publication (ligne et papier).

### **Mode de soumission et de paiement**

La soumission des articles se fait à travers le mail suivant : [estisions@revuelestisons.bf](mailto:estisions@revuelestisons.bf); [revuelestisons.ujkz@gmail.com](mailto:revuelestisons.ujkz@gmail.com).

L'évaluation et la publication de l'article sont conditionnées au paiement de la somme de cinquante mille (50.000) francs CFA, en raison de vingt mille (20.000) francs CFA de frais d'instruction et trente mille (30.000) francs CFA de frais de publication. Le paiement desdits frais peut se faire par Orange money (00226.66.00.66.50, OUATTARA Fatié), par Western Union ou par Money Gram.

## **Considération éthique**

Les contenus des articles soumis et publiés (en ligne et en papier) par la Revue LES TISONS n'engagent que leurs auteurs qui cèdent leurs droits d'auteur à la revue.

## **Normes éditoriales**

Les textes soumis à la Revue LES TISONS doivent avoir été écrits selon les NORMES CAMES/LSH adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38<sup>e</sup> session des CCI.

Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (ex : 1. ; 1.1.; 1.2; 2.; 2.2.; 2.2.1; 2.2.2.; 3.; etc.).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale(s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées);

- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

*Exemples :*

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2<sup>nd</sup>e éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur :

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogenes*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

L'article doit être écrit en format « Word », police « Times New Roman », Taille « 12 pts », Interligne « simple », positionnement « justifié », marges « 2,5 cm (haut, bas, droite, gauche) ». La longueur de l'article doit varier entre 30.000 et 50.000 signes (espaces et caractères

compris). Le titre de l'article (15 mots maxi, taille 14 pts, gras) doit être écrit (français, traduit en anglais, vice-versa).

Le(s) Prénom(s) sont écrits en lettres minuscules et le(s) Nom(s) en lettres majuscules suivis du mail de l'auteur ou de chaque auteur (le tout en taille 12 pts, non en gras).

Le résumé (200 mots maxi, taille 12 pts) de l'article et les mots clés (05) doivent être écrits et traduits en français/anglais.

### **Direction de publication**

*Directeur* : Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

*Directeur adjoint* : Dr Moussa COULIBALY, Assistant, Économiste, Université Nazi Boni (Burkina Faso)

### **Secrétariat de rédaction**

*Secrétaire* : Dr Noumoutiè SANGARÉ, Assistant, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

*Membres* : Dr Abdoul Azize SODORÉ, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Beli Alexis NÉBIÉ, Assistant, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Boubié BAZIÉ, MA, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Édith DAH, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Mathieu Beli DAÏLA, MA, Linguiste, Université de Dédougou (Burkina Faso);

Dr Paul-Marie MOYENGA, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Sampala Fati BALIMA, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso);

M. Jean Baptiste PODA, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

M. Lazard T. OUÉDRAOGO, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

M. Mahamat OUATTARA, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

M. Saïdou BARRY, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso).

#### **Comité de lecture**

Dr Abdoul Karim SAÏDOU, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso);

Dr Aimé D. M. KOUDBILA, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr M. Alice SOMÉ/SOMDA, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Dr Awa OUOBA, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso) ;

Dr Bouraïman ZONGO, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso) ;

Dr Calixte KABORÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Cheick Bobodo OUÉDRAOGO, MC, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Clotaire Alexis BASSOLÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Dimitri Régis BALIMA, MC, Communicologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Donatien DAYOUROU, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Edwige DEMBÉLÉ, MA, Économiste, Université NAZI BONI (Burkina Faso);

Dr Étienne KOLA, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso);

Dr Évariste R. BAMBARA, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Ézaïe NANA, IR, Sociologue, INSS/CNRST (Burkina Faso);

Dr Fernand OUÉDRAOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Firmin GOUBA, MC, Philosophe, IPERMIC/Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Gaoussou OUÉDRAOGO, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Georges ROUAMBA, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Gninnan Hervé COULIBALY, MA, Sociologue, Université Péléforo GON COULIBALY (Côte d'Ivoire) ;

Dr Hamado OUÉDRAOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Isidore YANOOGO, MC, Géographe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso);

Dr Issaka YAMÉOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso);

Dr Jean-Baptiste P. COULIBALY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Jérémi ROUAMBA, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Kalifa DRABO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Kassem Salam SOURWEIMA, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso);

Dr Kizito Tioro KOUSSÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Landry COULIBALY, MA, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Lassané YAMÉOGO, MA, Communicologue, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso);

Dr Lassina SIMPORÉ, MC, Archéologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Léon SAMPANA, MC, Politiste, Université Nazi BONI (Burkina Faso);

Dr Léonce KY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Madeleine WAYAK PAMBÉ, MC, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Magloire É. YOGO, MA, Sciences de l'éducation, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Moussa DIALLO, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ (Burkina Faso);

Dr Narcisse Taladi YONLI, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Noumoutiè SANGARÉ, Assistant, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Olo Pépin HIEN, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Dr Pascal BONKOUNGOU, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Paul-Marie BAYAMA, MC, Philosophe, ENS de Koudougou (Burkina Faso);

Dr R. U. Emmanuel OUÉDRAOGO, MA, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Rasmata BAKYONO/NABALOUM, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO ((Burkina Faso);

Dr Relwendé DJIGUEMDÉ, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso);

Dr Rodrigue BONANÉ, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Dr Rodrigue SAWADOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso);

Dr Roger ZERBO, MR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Dr Serge SAMANDOULGOU, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés (Burkina Faso);

Dr Souleymane SAWADOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Stanislas SAWADOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Tongnoma ZONGO, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Dr Yacouba BANWORO, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Zakaria SORÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Zoubere DIALLA, MA, Sociologue, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso).

### **Comité scientifique international**

Pr Abdoulaye SOMA, PT, Constitutionnaliste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso);

Pr Abdramane SOURA, PT, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Abou NAPON, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Aklesso ADJI, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo);

Pr Alain Casimir ZONGO, PT, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)

Pr Alkassoum MAÏGA, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Amadé BADINI, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Augustin LOADA, PT, Politiste, Université Saint Thomas d'Aquin (Burkina Faso);

Pr Augustin PALÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr B. Claudine Valérie ROUAMBA/OUÉDRAOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Bernard KABORÉ, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Bilina BALLONG, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo);  
Pr Bouma F. BATIONO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);  
Pr Cyrille KONÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);  
Pr Cyrille SEMDÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);  
Pr David Musa SORO, PT, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire);  
Pr Edmond Yao KOUASSI, PT, Philosophe, Université de Bouaké (Côte d'Ivoire);  
Pr Emmanuel M. HEMA, PT, Écologue, Université de Dédougou (Burkina Faso);  
Pr Emmanuel Malolo DISSAKÈ, PT, Philosophe, Université de Douala (Cameroun);  
Pr Eustache R. K. ADANHOUNME, PT, Philosophe, Université Abomey Calavi (Benin);  
Pr Fabienne LELOUP, Sociologue, Université Catholique de Louvain-Mons (Belgique);  
Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);  
Pr Foé NKOLO, PT, Philosophe, Université Yahoundé I (Cameroun);  
Pr Frédéric MOENS, Communicologue, IHECS, Bruxelles (Belgique);  
Pr Gabin KORBÉOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);  
Pr Georges ZONGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso) ;

Pr Hamidou Talibi MOUSSA, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger);

Pr Issiaka MANDÉ, PT, Historien, Université du Québec à Montréal (Canada);

Pr Jacques NANEMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Jean-François DUPEYRON, PT, Philosophe, Université de Bordeaux (France);

Pr Jean-Marie DIPAMA, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Jean-Claude KALUBI-LUKUSA, PT, Sociologue, Université de Sherbrooke (Canada);

Pr Jean-Pierre POURTOIS, PT, Psychopédagogue, Université de Mons (Belgique);

Pr Lassane YAMÉOGO, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Léon MATANGILA MUSADILA, PT, Philosophe, Université de Kinshasa (RD Congo);

Pr Léopold Bawala BADOLO, PT, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Ludovic KIBORA, DR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso) ;

Pr Magloire SOMÉ, PT, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Mahamadé SAVADOGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Mamadou L. SANOGO, DR, Linguiste, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso);

Pr Moukaila Abdo Laouali SERKI, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger);

Pr Pierre G. NAKOULIMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Ramane KABORÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Pr Sébastien YOUGBARÉ, PT, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso);

Dr Amadou TRAORÉ, MC, Sociologue, Université de Ségou (Mali);

Dr Décaird KOUADIO KOFFI, MC, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire);

Dr Djédou Martin AMALAMA, MC, Sociologue, Université de Korhogo (Côte d'Ivoire);

Dr Emmanuel YAOU, MA, Sociologue, Université de Kara (Togo);

Dr Gérard AMOUGOU, MC, Socio-politiste, Université de Yaoundé II (Cameroun);

Dr Ibrahim KONÉ, MA, Philosophe, Université Peleforo Gon COULIBALY (Côte d'Ivoire);

Dr Idi BOUKAR, A, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger);

Dr Idrissa S. TRAORÉ, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali);

Dr Issouf BINATÉ, MC, Historien, Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire);

Dr Jean-François PETIT, MC HDR, Philosophe, Institut catholique de Paris (France);

Dr Landry Roland KOUDOU, MC, Philosophe, Université Felix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire);

Dr Mouhamoudou El Hady BA, MC, Sociologue, Université Cheick Anta Diop (Sénégal);

Dr Mamadou Bassirou TANGARA, MC, Économiste, Université des Sciences sociales et de Gestion de Bamako (Mali);

Dr N'golo Aboudou SORO, MC, Lettres modernes, Université Alassane OUATTARA de Bouaké (Côte d'Ivoire);

Dr Oumar DIA, MC, Philosophe, Université Cheick Anta Diop de Dakar (Sénégal);

Dr Pierre-Étienne VANDAMME, Philosophe, Université Catholique de Louvain (Belgique);

Dr Raphael KONÉ, Ph. D, Historien, Université Cergy de Pontoise – EA7517 (France);

Dr Samuel RENIER, MC, Sciences de l'éducation, Université de Tours – EA7505 EES (France) ;

Dr Tiéfing SISSOKO, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali).



## La diaspora haoussa de Korhogo : de la mobilité sahélienne à l’ancrage urbain (1903-2010)

### *The Hausa diaspora in Korhogo: from Sahelian mobility to urban settlement (1903-2010)*

**Dossongou Drissa SORO**

Université Félix Houphouët-Boigny  
[sdossongou@gmail.com](mailto:sdossongou@gmail.com)

**Résumé :** Cet article retrace la transformation d’une migration marchande haoussa en présence urbaine stable à Korhogo (1903-2010). Dans un espace dominé par les Sénoufo et médié par les Dioula, la communauté haoussa a construit une appartenance urbaine fondée sur la négociation foncière, la médiation économique et la retenue politique. L’étude, fondée sur la littérature scientifique et les sources orales, distingue trois temps : installation (1903-1960), institutionnalisation (1960-1990) et diversification sociale (1990-2010). Elle met en lumière un modèle d’intégration par la discrétion, où la contribution prime sur la revendication. Korhogo apparaît ainsi comme un laboratoire d’urbanité sahélienne, où la mobilité se mue en ancrage et la pluralité en coexistence pacifique.

**Mots-clés :** citoyenneté discrète, diaspora haoussa, intégration urbaine, Korhogo, migrations sahéliennes.

**Abstract:** *This article traces the transformation of Hausa merchant migration into a stable urban presence in Korhogo (1903-2010). In a space dominated by the Senoufo and mediated by the Dyula, the Hausa community built urban belonging through land negotiation, economic mediation, and political restraint. Drawing on scientific literature and oral sources, the study identifies three stages: settlement (1903-1960), institutionalization (1960-1990), and social diversification (1990-2010). It highlights a model of integration through discretion, where contribution outweighs claim. Korhogo thus emerges as a laboratory of Sahelian urbanity, where mobility becomes rootedness and diversity fosters peaceful coexistence.*

**Keywords:** *discrete citizenship, Hausa diaspora, urban integration, Korhogo, Sahelian migrations.*

#### **Pour citer cet article**

---

Dossongou Drissa SORO, 2025, « La diaspora haoussa de Korhogo : de la mobilité sahélienne à l’ancrage urbain (1903-2010) », *Revue LES TISSONS*, No 0004, décembre, pp. 61-84.

## **Introduction**

Située au nord de la Côte d'Ivoire, Korhogo occupe une position charnière entre le Sahel et la forêt. Carrefour ancien reliant le Mali, le Niger et le pays baoulé, la ville devient en 1903 un centre administratif colonial, succédant à Kong ruinée par les guerres samoriennes. Cet événement inaugure une période de pacification et de fixation des mobilités sahéennes, faisant de Korhogo un pôle d'attraction pour diverses communautés marchandes issues des réseaux caravaniers précoloniaux.

Parmi elles, les Haoussa occupent une place singulière. Originaires du centre du Soudan occidental (Nigéria et sud du Niger), ils se distinguent par leur maîtrise du commerce à longue distance. À la différence des Dioula, installés de longue date et intégrés aux structures sociales sénoufo, les Haoussa demeurent discrets. Bien qu'ils disposent d'un quartier, Haoussabougou, leur visibilité publique reste limitée : présents et respectés, ils n'en demeurent pas moins socialement invisibles. Ce paradoxe d'une communauté à la fois intégrée et marginale constitue le fil directeur de cette étude.

La période 1903-2010 s'impose pour saisir ce processus. La première date marque la création du poste colonial et l'ouverture des routes sahéennes vers Korhogo ; la seconde correspond à la fin d'une décennie de crise militaro-politique. Ces bornes encadrent un siècle de passage d'une mobilité transfrontalière à un ancrage urbain durable.

Peu étudiée, la présence haoussa en Côte d'Ivoire a longtemps été confondue avec celle des Dioula, pourtant distincte dans ses formes d'organisation et ses logiques d'intégration. Le cas de Korhogo permet d'en révéler la spécificité : une insertion urbaine fondée sur la coexistence, la confiance commerciale et la discrétion politique. L'objectif est double : restituer l'historicité d'une présence méconnue et proposer un modèle d'analyse de l'intégration diasporique fondé sur la négociation prudente.

La question centrale est la suivante : comment cette communauté issue de la mobilité sahéenne a-t-elle réussi à s'enraciner dans un espace urbain déjà structuré par d'autres identités, tout en préservant sa cohésion et sa discrétion ?

Pour y répondre, la recherche mobilise une littérature historique, anthropologique et géographique sur les migrations sahéliennes, croisée avec des enquêtes orales menées à Korhogo entre 2021 et 2024. Les archives coloniales, centrées sur les circulations Dioula et malinké, passent sous silence la présence haoussa à Korhogo. Hormis quelques mentions chez P. Marty (1922), elles ignorent leur rôle. Ce biais explique le recours privilégié, par cette étude, aux sources orales et aux travaux postcoloniaux pour restituer leur place dans les dynamiques sahéliennes. Cette approche permet d'analyser les mécanismes d'institutionnalisation de la migration haoussa et leur inscription dans la mémoire urbaine.

L'étude s'articule en trois moments : l'installation et les itinéraires migratoires (1903-1960), la structuration communautaire et les sociabilités marchandes (1960-1990), puis les recompositions identitaires contemporaines (1990-2010). Cette progression met en lumière la manière dont la mobilité sahélienne s'est transformée en ancrage citadin et comment, par sa discrétion, la diaspora haoussa participe à la fabrique sociale de Korhogo.

## **1. Origines et itinéraires de la migration haoussa (1903-1960)**

L'installation des Haoussa à Korhogo s'inscrit dans la longue histoire des circulations sahéliennes entre le Niger, le Nigeria et le nord de la Côte d'Ivoire. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les routes commerciales et religieuses reliant Sokoto, Zinder et Kong favorisent l'arrivée progressive de migrants haoussa attirés par les échanges et la sécurité qu'offrait le nouvel ordre colonial. Entre 1903 et 1960, cette mobilité se transforme en implantation stable : les Haoussa passent du statut de voyageurs marchands à celui de résidents intégrés dans le tissu urbain sénoufo.

### **1.1. Les prémices sahéliennes : routes marchandes et circulations religieuses**

L'histoire des migrations haoussa s'inscrit dans les vastes réseaux d'échanges qui, depuis le Moyen Âge, reliaient le Sahel aux régions forestières d'Afrique de l'Ouest. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, *la Chronique de*

*Kano*<sup>3</sup> (Palmer, H. R., 1908, pp. 58-98) mentionne des cités florissantes telles que Kano, Katsina, Zaria ou Daoura, devenues des foyers majeurs du commerce transsaharien et de la diffusion de l'islam (H. R. Hiskett, 1975 ; S.-M. Cissoko, 1966). Ces villes constituaient le cœur d'un système d'échanges où circulaient le sel, l'or, le bétail, les étoffes et surtout la noix de kola, dont le commerce marqua durablement les mobilités ouest-africaines (P. E. Lovejoy, 1980).

Les marchands haoussa développèrent une véritable culture de la mobilité. Leur aptitude à voyager sur de longues distances et à entretenir des alliances commerciales fit d'eux des médiateurs essentiels entre le monde saharien et les savanes guinéennes. P. E. Lovejoy (1980) montre que le commerce de la kola favorisa l'émergence de réseaux marchands permanents reliant les cités du nord du Nigeria aux marchés de la Gold Coast, de Bouna et de Bondoukou. Ces routes furent aussi des voies d'islamisation progressive. L'islam, introduit dès le XIV<sup>e</sup> siècle par les Wangara venus du Mali (S.-M. Cissoko, 1966), se diffusa à travers les marabouts itinérants, les confréries soufies et les écoles coraniques. Sous le règne de Muhammad Rimfa, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la prière publique et l'enseignement du Coran devinrent des fondements du pouvoir politique et religieux.

Les commerçants lettrés haoussa transportaient avec eux plus que des marchandises. Ils diffusaient une langue, une écriture, une culture islamique et un ensemble de normes juridiques et morales. Les colonies haoussa établies le long des routes, notamment à Bouna, Kong et Bondoukou, jouèrent un rôle d'intermédiaire entre économie et spiritualité. Elles devinrent des foyers d'influence religieuse où l'islam servait à la fois de repère moral et de ciment communautaire (A. Kamara, 2018). Selon E. Grégoire (1993), le réseau marchand haoussa reposait sur une trilogie inséparable : commerce, religion et clientélisme, trois piliers de la confiance et de la continuité des échanges à longue distance.

À la veille de la conquête coloniale, ce maillage marchand et religieux liait déjà le Bornou, le Hausaland et les savanes du golfe de

---

<sup>3</sup> <http://www.jstor.org/stable/2843130>

Guinée. L'ordre colonial ne mit pas fin à ces circulations, mais les adapta aux logiques économiques nouvelles. La migration haoussa vers la Côte d'Ivoire au début du XX<sup>e</sup> siècle apparaît ainsi comme le prolongement d'une dynamique ancienne, une translation des routes du commerce et de la foi vers les savanes ivoiriennes. Cette antériorité sahélienne explique la facilité avec laquelle les Haoussa s'insérèrent dans les réseaux Dioula et trouvèrent à Korhogo un environnement favorable à leur établissement durable.

## **1.2. Les itinéraires migratoires vers la Côte d'Ivoire**

Les itinéraires empruntés par les migrants haoussa vers la Côte d'Ivoire s'inscrivent dans la continuité des circulations sahéliennes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la conquête coloniale et la pacification du Soudan français redéfinirent les routes marchandes, offrant de nouvelles perspectives aux commerçants haoussa déjà présents sur les marchés du Mossi et du nord de la Gold Coast. Profitant de la sécurité retrouvée, ils orientèrent leurs déplacements vers la Haute-Côte d'Ivoire, participant à la mise en valeur des territoires intégrés à l'économie coloniale.

Ces routes suivaient les grands axes caravaniers reliant les cités haoussa du Nigeria et du Niger aux savanes ivoiriennes. Par Zinder, Maradi et Gaya, les marchands atteignaient Bouna et Bondoukou, avant de rejoindre Kong et Korhogo. D'autres itinéraires, issus du Yatenga et de Bobo-Dioulasso, passaient par Sikasso et Ferkessedougou. Ces escales formaient autant de relais commerciaux où s'échangeaient sel, étoffes et perles contre noix de kola, huile de palme et tissus indigo (A. Kamara, 2018).

La mobilité haoussa reposait sur des réseaux familiaux et confrériques fondés sur la confiance et la solidarité. Ces déplacements obéissaient à une double logique, économique et religieuse : commercer et prier. Le commerce de la kola constitua le moteur principal de cette expansion, faisant de la Côte d'Ivoire un centre d'approvisionnement essentiel pour les marchés sahéliens.

Cette migration progressive fonctionnait par relais : chaque groupe s'implantait à partir d'une colonie déjà installée. Ce mécanisme explique la diffusion graduelle des communautés haoussa de Bouna à Korhogo. Dans les années 1920, Louis Tauxier observe

à Kong des Haoussa ayant adopté la langue dioula, mais en conservant la mémoire de leurs origines sahéliennes et une spécialisation artisanale, notamment la teinturerie à l'indigo, qui les distinguait des Dioula. Leur intégration aux circuits transsahariens en faisait des informateurs précieux sur les routes et marchés du Soudan.

Les cartes commerciales coloniales du début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment celles de Binger, confirment cette continuité et les itinéraires empruntés reproduisant ceux des anciennes caravanes.

L'installation à Korhogo résulta ainsi d'un processus d'ancrage successif, non d'un mouvement massif. Dans un espace déjà structuré par les Dioula et les Sénoufo, les Haoussa s'intégrèrent par complémentarité, trouvant leur place dans un système marchand en mutation. À partir des années 1920, l'ouverture de postes administratifs et le développement des marchés de Korhogo, Ferkessedougou et Sinématiali consolidèrent leur présence. La mobilité haoussa prit alors une forme semi-sédentaire, marquant la transition entre nomadisme commercial et résidence urbaine.

Les itinéraires haoussa vers la Côte d'Ivoire traduisent ainsi une migration lente, cumulative et maîtrisée, à la fois économique, religieuse et identitaire. Ils révèlent la capacité d'un peuple à transformer le mouvement en ancrage, à tisser des liens durables dans l'espace ouest-africain et à inscrire Korhogo dans la géographie vivante des diasporas sahéliennes.

### **1.3. Premiers ancrages en pays sénoufo**

L'installation des premiers Haoussa à Korhogo découle de la réorganisation du Nord ivoirien après la chute de Kong et de l'essor du commerce sahélien au début du XX<sup>e</sup> siècle. La création du cercle colonial en 1903 fit de la ville un centre administratif et marchand, attirant des migrants venus du Niger et du nord du Nigeria à la recherche d'espaces économiques stables. Selon Cissé Dangodogo, chef actuel de la communauté, « les premiers Haoussa installés à Korhogo étaient originaires à la fois du Niger et du Nigeria. Toutefois, au fil du temps, la tendance s'est inversée : la majorité actuelle vient du Niger ». Ces pionniers, d'abord hébergés à Koko, obtinrent en 1962 du chef de canton Béma Coulibaly l'autorisation

d'occuper un espace qui deviendra plus tard le quartier Haoussabougou.

Leur installation suivit le schéma d'alliance coutumière observé dans d'autres régions comme par le pays Bamiléké (Ouest-Cameroun) étudié par M. Donlefack (2016). Un droit d'usage concédé par les détenteurs du sol sénoufo en échange d'une reconnaissance symbolique et d'une participation à la vie urbaine. P. Labazée (1993) voit dans la croissance de Korhogo une articulation entre droits coutumiers et logiques marchandes. Ce compromis facilita l'intégration des Haoussa, étrangers, respectés mais extérieurs aux lignages fondateurs.

Sur le plan économique, les Haoussa s'imposèrent dans la couture, la broderie et le petit commerce, prolongeant une tradition artisanale et marchande sahélienne. Colporteurs et détaillants alimentaient les marchés en sel, savon, chapelets et tissus indigo, consolidant une économie de coexistence fondée sur la complémentarité plutôt que sur la rivalité. Les activités artisanales illustrent aussi cette spécialisation ethnique. Si les Dioula dominaient la vente de cotonnades, les premiers véritables couturiers de Korhogo furent les Haoussa et les Zerma (ou *Zamanama*). Les Sénoufo, quant à eux, ne pratiquaient pas encore la couture : le boubou, symbole d'élégance sahélienne, demeurait l'apanage des Malinké et de quelques chefs sénoufo qui pouvaient s'offrir le luxe d'un *dérékiba*, vêtement de prestige réservé aux notabilités. Abdoulaye Traoré considère que :

Les Haoussa ont su s'imposer progressivement dans l'écosystème économique de Korhogo. Cette présence se manifeste, poursuit-il, jusque dans le grand marché, où nous disposons d'un espace réservé, le *Haoussalogo* ou *Haoussagbata*. C'est un lieu exclusivement nôtre, que nous ne partageons avec aucune autre communauté.

L'islam contribua également à cet ancrage. Les Haoussa introduisirent une pratique religieuse rigoureuse, issue de Sokoto et de Kano, mais s'alignèrent sur les autorités spirituelles dioula de Koko. Cette prudence favorisa la cohésion urbaine. Comme le rappelle Alhaji Issouf :

Il n'existe pas d'un côté un islam haoussa et d'un autre un islam dioula. Lorsque nos parents sont arrivés, ils partageaient les mêmes lieux de prière à Koko, centre spirituel de la ville. Le commerce se pratiquait aux abords de la mosquée ; il était donc naturel d'y associer vie religieuse et activité marchande.

Entre 1903 et 1960, les Haoussa réussirent ainsi une intégration sans rupture : participation économique, cohabitation religieuse et loyauté coutumière. Leur présence, discrète mais continue, incarne une forme d'enracinement réticulaire, selon J.-L. Amselle (1990), fondée sur la relation plutôt que sur la revendication.

## **2. Institutionnalisation et structuration communautaire (1960-1990)**

L'indépendance de la Côte d'Ivoire marque le passage des Haoussa de Korhogo d'une présence migrante à une implantation organisée. Autour du quartier Haoussabougou, la communauté consolide ses bases sociales et religieuses : un chef reconnu, une mosquée, des associations d'entraide et un commerce florissant. Sans jamais rechercher la visibilité politique, les Haoussa s'intègrent à la cité par la régulation interne, la solidarité et la discrétion – signes d'une institutionnalisation apaisée de leur présence urbaine.

### **2.1. La fondation du quartier Haoussabougou : négociation foncière et ancrage urbain**

La création du quartier Haoussabougou à Korhogo marque le passage d'une installation tolérée à une présence reconnue. Le chef des Haoussa évoque cette installation en ces termes :

C'est en 1962, sous le règne du chef de canton Béma Coulibaly, fils du patriarche Gon Coulibaly, que nos parents ont obtenu l'autorisation de s'installer sur le site actuel du quartier. À cette époque, toute cette zone n'était encore que de la brousse. Le chef leur avait dit : "Vous vous installerez sur la colline, au-delà du marigot, pour y vivre." Avant cela, nos parents habitaient à Koko.

Le site choisi, situé derrière le bois sacré principal de Korhogo et séparé du centre par un petit ruisseau, traduit la logique sénoufo de la proximité sans fusion, fondée sur la coexistence entre hospitalité et distinction territoriale. Ce territoire, limité au nord par le quartier Résidentiel 3, au sud par Delafosse, à l'est par la zone industrielle et à l'ouest par Sozoribougou, fut attribué par le chef de canton Béma Gbon Coulibaly, nommé en 1945 et demeuré en fonction jusqu'à sa mort en 1976.

Le poids économique et la réputation de probité des Haoussa ont probablement favorisé cette décision. Leur installation s'inscrit dans la dynamique d'expansion de Korhogo après l'indépendance, lorsque la ville devint un centre administratif et commercial majeur. Le terrain concédé, jusque-là couvert de champs et de broussailles, fut peu à peu aménagé selon un pacte coutumier. Les Haoussa obtinrent un droit d'usage en contrepartie du respect des règles foncières sénoufo. Ce modèle d'alliance, fondé sur la loyauté et les offrandes symboliques, s'apparente à ce que I. Kopytoff (1987) qualifie de frontière interne africaine, où l'hospitalité s'accompagne d'une subordination rituelle garantissant la paix sociale. Traoré Salifou insiste sur la loyauté des Haoussa envers la chefferie Tiembara de Korhogo en ces termes :

Nos parents ont toujours entretenu des liens de respect et de proximité avec la famille du chef de Korhogo. Ils l'assistent dans tous les moments importants : cérémonies, funérailles, fêtes. Le chef et sa lignée sont pour nous des tuteurs à qui nous devons loyauté. Lorsqu'une convocation émane de la chefferie, nous y répondons sans hésiter. Nous tenir aux côtés de nos tuteurs à toutes les occasions, c'est pour nous un devoir moral et une manière de participer à la vie de la cité.

Autour de ce noyau, le quartier s'organisa selon les origines et les métiers : familles venues du Niger, du Nigeria, du Mali, de la Guinée et du Burkina Faso, tailleurs, colporteurs et commerçants. Cette configuration rappelle les *zongo* ouest-africains étudiés par E. Schildkrout (1978) et M. Agier (1986), où l'identité se construit à travers la solidarité résidentielle et économique. Dans les années 1970, la désignation d'un chef haoussa institutionnalisa cette

organisation et assura la médiation entre la communauté et les autorités locales.

Haoussabougou se développa rapidement en un espace semi-traditionnel composé de maisons en banco, de ruelles étroites et d'une mosquée centrale. Ouvert et intégré dans la trame sénoufo, il bénéficia progressivement de l'électrification, de la création d'une école primaire et d'un centre coranique. Officiellement reconnu comme deuxième quartier de la commune, il comptait 15 723 habitants en 1988 (INS, 1988). Ce chiffre témoigne d'une croissance soutenue mais aussi d'une diversification progressive : le quartier, initialement homogène, s'est ouvert à d'autres populations – Sénoufo, Maliens, Burkinabè – devenant un espace cosmopolite de la ville.

Enfin, certaines voix appellent aujourd'hui à restaurer le nom originel du site, qui serait Kossorokaha. Toutefois, l'absence de traces matérielles – lieux de culte traditionnels sénoufo, bois sacrés ou cimetières sénoufo – suggère que cet espace n'avait jamais abrité de village permanent, bien qu'il relevât de la tutelle foncière sénoufo.

Ainsi, la fondation de Haoussabougou illustre un modèle d'ancrage négocié et prudent, fondé sur la loyauté coutumière et la contribution économique. Par la discrétion et le travail, les Haoussa ont transformé un espace marginal en un quartier vivant, intégré et reconnu dans la ville de Korhogo.

## **2.2. Islam, institutions et sociabilités marchandes**

L'islam constitue l'un des principaux vecteurs d'unité et de reconnaissance des Haoussa à Korhogo. Dès leur installation, la construction d'une mosquée communautaire à Haoussabougou marque l'affirmation d'un espace spirituel propre, mais intégré au paysage islamique urbain dominé par la grande mosquée de Koko. Cette cohabitation repose sur une hiérarchie implicite des savoirs et sur un respect réciproque. Les Haoussa n'ont jamais cherché à rivaliser avec les notables dioula. Leur présence s'inscrit dans une logique de complémentarité que R. Launay (1992) qualifie de « pluralisme islamique négocié », où plusieurs autorités religieuses coexistent dans une reconnaissance mutuelle.

La vie religieuse s'organise autour de maîtres coraniques âgés, souvent installés dans les cours familiales. Ces espaces, à la fois écoles et lieux de socialisation, forment les enfants à la lecture du Coran, à la langue arabe et à la discipline morale. Leurs activités sont renforcées par les confréries soufies, notamment la Tidjaniyya. Ces structures religieuses ne sont pas seulement spirituelles. Elles constituent aussi des réseaux de confiance et de solidarité, véritables infrastructures sociales et économiques, à l'instar de celles que L. Brenner (1993) décrit pour les communautés musulmanes ouest-africaines.

La religion, le commerce et la solidarité forment une trame indissociable de l'identité haoussa. Le marché central de Korhogo en est le principal théâtre, lieu d'interaction entre Haoussa, Dioula et Sénoufo. Les Haoussa y jouent le rôle d'intermédiaires, traduisant la compétence religieuse en capital social. Leur stratégie économique repose sur la prudence et la spécialisation. Ils évitent la concurrence directe avec les Dioula et se concentrent sur des métiers de niche tels que la couture, la broderie, la vente d'encens, d'objets religieux et de tissus. Alhaji Issouf souligne :

Une véritable confrontation entre commerçants haoussa et dioula est difficilement envisageable, car nous ne jouons pas sur les mêmes terrains. Les Dioula travaillent surtout comme grossistes, ils collectent les produits agricoles dans les campagnes pour les acheminer vers Abidjan ou Bouaké. Nous, au contraire, opérons dans le sens inverse, du Sud vers le Nord. Nos activités se complètent plutôt qu'elles ne se concurrencent

Cette attitude valorise la fiabilité plutôt que la visibilité s'insère dans une logique de complémentarité commerciale où chaque acteur dispose d'un axe spécifique d'échange. Elle rejoint ce que J.-L. Amselle (1990) désigne comme une économie de la relation, fondée sur la circulation sans conflit et sur la médiation plutôt que la domination. Cette logique rappelle aussi le rôle des courtiers haoussa du Nigeria mis en lumière par A. Cohen (1969), dont la force réside dans la capacité à relier des univers sociaux différents.

L'articulation entre religion et commerce a façonné une citoyenneté locale prudente. Les Haoussa participent aux cérémonies publiques, soutiennent les autorités coutumières et

contribuent à la vie associative sans rechercher de position politique. Leur légitimité découle de leur utilité sociale et de leur contribution à la prospérité collective. Entre 1960 et 1990, la communauté s'est ainsi institutionnalisée autour d'un modèle de sociabilité marchande et religieuse, alliant efficacité économique et discrétion civique. Ce processus, que l'on pourrait qualifier d'urbanisation négociée, exprime la forme la plus aboutie de l'intégration haoussa en pays sénoufo.

### **2.3. Transmission et maintien identitaire**

Entre 1960 et 1990, la communauté haoussa de Korhogo entre dans une phase de consolidation. L'enjeu n'est plus seulement la survie économique ou la cohésion religieuse, mais la transmission des valeurs, de la langue et de la mémoire dans un environnement urbain en pleine mutation. Cette période correspond à la stabilisation d'une identité diasporique, religieuse et culturelle, où les mécanismes éducatifs et symboliques deviennent les garants de la continuité communautaire.

L'enseignement religieux demeure le principal vecteur de continuité. À travers les écoles coraniques de Haoussabougou, la foi se conjugue à la mémoire : apprendre le Coran, c'est aussi s'imprégner des valeurs de respect, de retenue et de solidarité qui fondent l'éthique haoussa. Financé par les commerçants du quartier, cet enseignement agit comme un relais de cohésion et de reproduction culturelle, plus encore qu'une simple instruction religieuse.

Dans les années 1980, ces espaces éducatifs se diversifient avec l'apparition d'écoles réformistes inspirées du mouvement *Izala* et de la Ligue islamique mondiale. Ces institutions cherchent à articuler enseignement religieux et scolarité moderne. Selon R. Launay (2000), ce changement s'inscrit dans une dynamique de dés-ethnisation partielle où l'identité religieuse tend à primer sur l'origine ethnique, redéfinissant les frontières symboliques de la communauté.

La transmission linguistique, en revanche, connaît une érosion sensible. Le haoussa reste vivant dans les échanges familiaux et rituels, mais le dioula et le français dominent désormais les espaces publics et scolaires. Cette situation à la limite de l'assimilation avait

été observé par L. Tauxier<sup>4</sup> (2003, p. 31) à Bouna et ses environs qui écrivait : « Ils se souviennent parfaitement d'être des Haoussa, quoiqu'actuellement ils aient oublié leur langue maternelle et ne parlent plus que le dioula ». Dans la même veine, le chef<sup>5</sup> des Haoussa de Korhogo confie avec amertume :

Cela nous attriste profondément de savoir que nos enfants, et plus encore nos petits-enfants, ne parleront sans doute plus notre langue. Nous sommes devenus des Dioula, par la langue comme par les activités. Pourtant, si nous parlons leur langue au quotidien, elle n'est pas la nôtre. C'est une nécessité de la vie ici, pas un choix de cœur. Et puis, comment préserver notre parler d'origine, puisque nous ne retournons presque jamais sur nos terres ? Peu à peu, notre langue s'efface, comme un souvenir qu'on ne transmet plus.

La mémoire familiale compense partiellement cette perte linguistique. Chaque lignée conserve le souvenir d'un ancêtre venu de Maradi, Zaria ou Sokoto, dont le parcours est raconté lors des cérémonies religieuses ou funéraires. Ces récits, ritualisés, entretiennent un sentiment d'appartenance et transmettent les vertus de travail et de patience. Ils fonctionnent comme une mémoire collective au sens de M. Halbwachs (1950), où le passé est sans cesse réinterprété pour répondre aux besoins du présent.

Les célébrations collectives notamment les mariages, funérailles, fêtes religieuses ou pèlerinages, traduisent aussi la vitalité de ce sentiment communautaire. Elles mettent en scène un *nous* haoussa discret mais affirmé, visible dans les processions, les habits traditionnels et les invocations. Toutefois, la jeunesse des années 1980-1990 valorise davantage l'islam urbain et les valeurs partagées que l'ethnicité stricte. Ce déplacement marque le passage d'une identité fondée sur la langue et la filiation à une appartenance morale et religieuse ouverte à la ville.

---

<sup>4</sup> Ouvrage publié à titre posthume par Edmond Bernus à partir d'un manuscrit de l'auteur.

<sup>5</sup> Durant les entretiens que nous avons eus avec lui, il a confié ne plus être retourné au Niger depuis bientôt une quinzaine d'années. Il se considère désormais comme un Haoussa de Korhogo, donc de Côte d'Ivoire.

Entre continuité et adaptation, la transmission identitaire haoussa à Korhogo s'articule autour de la foi, de la mémoire et d'une langue en déclin. Elle traduit moins un effacement qu'une recomposition maîtrisée, où l'héritage sahélien s'enracine durablement dans la cité ivoirienne.

### **3. Nouvelles dynamiques d'intégration et recompositions identitaires (1990-2010)**

À partir des années 1990, la communauté haoussa de Korhogo s'adapte à un environnement urbain en pleine mutation : ouverture économique, crise politique et transformations religieuses. Sans renoncer à son ethos de discrétion, elle renforce ses solidarités, développe de nouvelles associations et s'inscrit plus activement dans la vie économique et sociale de la cité. Cette période marque une recomposition identitaire où la continuité culturelle s'allie à la modernité urbaine.

#### **3.1. Coexistence et interaction intercommunautaire à Korhogo**

La ville de Korhogo s'est affirmée, depuis la période coloniale, comme un carrefour multiethnique. Cette pluralité s'est intensifiée à partir des années 1990 avec la croissance urbaine et les crises économiques successives. La coexistence intercommunautaire y repose sur un équilibre ancien : les Sénoufo détiennent l'autorité foncière et symbolique, les Dioula exercent une influence commerciale et religieuse, tandis que les Haoussa et d'autres diasporas s'inscrivent dans une position d'intermédiaires économiques et de fidèles discrets.

Cette configuration sociale est qualifiée par P. Labazée (1993) de système de complémentarité différenciée. Chaque groupe contribue à la vie urbaine selon une fonction spécifique, sans remettre en cause la hiérarchie d'ensemble. Les Haoussa participent aux échanges commerciaux et aux cérémonies islamiques tout en évitant la survisibilité. Leur stratégie sociale repose sur la fiabilité, la réserve et la loyauté, autant de valeurs qui leur assurent le respect des autorités locales et la confiance des autres communautés. Cette posture s'apparente à la figure de l'étranger, qui participe à la vie du groupe

tout en maintenant une distance constitutive de son identité, telle que la décrit G. Simmel (1908).

Ainsi les échanges entre Haoussa, Sénoufo et Dioula s'ancrent surtout dans les espaces du marché et de la mosquée, lieux de coopération quotidienne. Chacun y occupe une fonction économique complémentaire qui nourrit la cohésion urbaine. La foi partagée et la solidarité religieuse renforcent cet équilibre, atténuant les frontières ethniques au profit d'une appartenance commune à la cité.

Les relations intercommunautaires s'appuient sur une éthique de la coexistence pacifique, profondément ancrée dans la culture sénoufo. L'hospitalité, la retenue et la non-ingérence constituent les principes tacites de cette cohabitation. Les mariages intercommunautaires, bien que peu nombreux, symbolisent l'ouverture mesurée des frontières identitaires. Les jeunes participent à des associations sportives ou culturelles mixtes, où la distinction ethnique cède la place à des solidarités de quartier ou de génération. Cette dynamique illustre le maintien des frontières ethniques par leur franchissement sélectif, l'identité se préservant non par l'isolement mais par la régulation des échanges, comme l'a montré F. Barth (1969).

Toutefois, cette harmonie apparente n'exclut pas des formes de hiérarchisation implicite. La position des Haoussa demeure marquée par une invisibilité sociale : ils sont reconnus pour leur sérieux et leur respect des normes, mais rarement consultés dans les décisions communautaires majeures, comme le témoigne Traoré Mahama :

De mémoire de Haoussa, jamais un de nos fils n'a été convoqué à la chefferie pour une quelconque raison. Nous sommes respectueux des us et coutumes de Korhogo et des sénoufo en générale. La communauté peut avoir des problèmes internes avec certaines familles mais nous évitons de mêler les autorités coutumières sénoufo à ces difficultés internes. Même au plu fort de la crise que le pays à connu cela n'est pas arrivé. Nous évitons aussi les problèmes avec toutes les communautés établies à Korhogo et surtout avec les sénoufo.

Cette situation témoigne d'une intégration fondée sur la présence utile plutôt que sur la représentation politique. Cette forme de

citoyenneté ordinaire, appuyée sur la contribution économique et le respect des normes sociales plutôt que sur la participation aux instances décisionnelles, a également été mise en évidence par L. Fourchard (2018) dans le contexte des villes nigérianes et sud-africaines. Ainsi, la coexistence intercommunautaire à Korhogo ne repose ni sur la fusion ni sur la séparation, mais sur une négociation permanente des espaces sociaux. Les Haoussa y jouent un rôle d'équilibristes : invisibles mais indispensables, intégrés sans être assimilés. Leur participation quotidienne à la vie urbaine par le travail, la foi et la solidarité assure la stabilité d'une cité où l'altérité s'est transformée en habitude.

### **3.2. Vie associative, participation urbaine et discrétion politique**

L'entrée de Korhogo dans la décentralisation au début des années 1990 modifie la place des communautés allogènes dans la cité. Pour les Haoussa, cette évolution n'entraîne pas une politisation visible, mais une réorganisation discrète de la vie collective autour d'associations religieuses, professionnelles et de quartier. Ces structures assurent la continuité des solidarités et servent d'interfaces entre la communauté et les autorités locales.

Vers le milieu des années 1990, les jeunes Haoussa fondent l'Association des Jeunes Pensants de Haoussabougou (AJPH), destinée à promouvoir la solidarité et le développement local. L'initiative reste cependant limitée : la diversité du quartier – qui regroupe Sénoufo, Maliens et autres migrants sahéliens – rendait difficile l'adhésion à une structure perçue comme trop communautaire. Dans un espace fondé sur la mixité et la coopération quotidienne, ce projet a été jugé inadapté à la réalité cosmopolite de Haoussabougou.

La communauté s'organise plutôt autour de comités de mosquée, de groupements féminins de tontine et d'associations de jeunes commerçants, qui remplissent un rôle d'entraide et de médiation. Ces cadres illustrent ce que R. Banégas et J.-P. Warnier (2001) qualifient de « *gouvernementalité par le bas* », où les citoyens négocient leur place à travers des formes communautaires d'organisation plus que par l'action politique formelle.

Cette structuration s'inscrit dans un mouvement plus large d'institutionnalisation de la société civile urbaine observé depuis la fin des années 1980. L. Fourchard (2018, p. 157) note que la citoyenneté urbaine ouest-africaine « se déploie souvent dans les marges », non par militantisme, mais par des pratiques quotidiennes de service et de médiation. Les Haoussa incarnent cette « *politique du quotidien* » fondée sur le travail, la paix sociale et la confiance mutuelle.

Une nouvelle génération, issue des écoles publiques et des médersas réformistes, émerge alors comme élite intermédiaire. Maîtrisant le français et la rhétorique religieuse, ces jeunes lettrés articulent tradition et modernité dans un espace hybride que H. K. Bhabha (1994) a décrit comme un lieu de création identitaire. Le chef haoussa, reconnu à la fois par la chefferie cantonale et la mairie, reste la figure centrale de cette représentation prudente : il incarne la continuité morale et la neutralité politique de la communauté. Pour M. Mamdani (1996), ce type de leadership traduit la réadaptation des pouvoirs coutumiers aux logiques urbaines postcoloniales. Cette discrétion politique n'est pas un signe de retrait, mais une stratégie d'équilibre. Pendant la crise militaro-politique de 2002, elle permit aux Haoussa d'éviter les tensions locales. Alaji Mahamadou Cissé résume cette attitude en ces termes :

Lorsque la rébellion a éclaté, aucun jeune Haoussa n'a été inquiété ici, à Korhogo. Nos enfants ne se sont pas enrôlés dans les Forces nouvelles. Cela nous a épargnés de bien des difficultés. La crise ivoirienne était avant tout identitaire, mais ce n'était pas à nous d'y prendre part. Nous savons quelle est notre place, et nous la savons rester à notre place. Nos parents nous ont enseigné comment nous tenir à distance des autorités locales. Au fond, certains partageaient peut-être les idées des rebelles, mais nous avons choisi la retenue pour préserver la paix.

Cette posture prudente rejoint ce que J. Holston (2008) appelle la citoyenneté insurgente : une appartenance fondée non sur les droits formels, mais sur la participation concrète à la vie de la cité. Par l'action associative, l'entraide et la médiation, les Haoussa construisent une citoyenneté silencieuse mais active, qui perpétue leur tradition de coexistence pacifique. Ils apparaissent ainsi comme

des acteurs discrets mais indispensables, garants d'un équilibre social et moral essentiel à la stabilité de Korhogo.

### **3.3. Korhogo, laboratoire d'une urbanité sahélienne : mutations générationnelles et ancrage diasporique**

L'histoire longue de la présence haoussa à Korhogo met en évidence une dialectique féconde entre mobilité et ancrage. En un siècle, la migration s'est muée en résidence, puis en appartenance. La ville, d'abord lieu d'accueil, est devenue un espace de cohabitation et de co-construction identitaire. Ce processus s'accompagne d'une recomposition interne de la communauté haoussa, façonnée par la scolarisation, les médias, la diversification professionnelle et l'ouverture aux modèles culturels ivoiriens et sahéliens. Une génération nouvelle émerge, enracinée dans la mémoire communautaire mais pleinement immergée dans la modernité urbaine.

Le quartier Haoussabougou en constitue le cœur symbolique. À la fois espace d'habitat, de commerce et de mémoire, il incarne une centralité discrète. Loin d'un repli communautaire, il fonctionne comme un relais de connexions régionales, articulant les flux économiques et religieux aux dynamiques locales. U. Hannerz (1980) a montré que de tels espaces agissent comme des nœuds de réseaux transnationaux, où se tissent les circulations d'hommes, d'idées et de biens. Haoussabougou témoigne ainsi d'une urbanisation diasporique où la mobilité s'est convertie en stabilité.

La mutation générationnelle traduit une continuité réinventée plus qu'une rupture. La hiérarchie traditionnelle, fondée sur le prestige des maîtres coraniques, se recompose sous l'effet de la scolarisation moderne. Les jeunes Haoussa, francophones et diplômés, incarnent cette double appartenance à la culture islamique et à la citoyenneté républicaine. Comme l'a souligné R. Launay (2000), les sociétés musulmanes ivoiriennes articulent désormais le savoir religieux et l'éducation laïque. Ces jeunes deviennent médiateurs entre la communauté et la ville, conciliant respect des aînés et intégration institutionnelle.

Leur présence dans l'espace public demeure toutefois mesurée. À l'image des *zongo* décrits par M. Agier (1981), les jeunes haoussa

pratiquent une forme d'invisibilité active : participer sans s'exhiber, s'intégrer sans se dissoudre. Leur engagement s'exprime surtout dans les associations, les écoles et le commerce, selon une éthique de la réserve et de la stabilité.

Les femmes jouent un rôle déterminant dans cette recomposition silencieuse. Par la scolarisation, le commerce de proximité et la gestion des mutuelles, elles assurent la cohésion économique et morale du quartier. Leur influence, discrète mais constante, s'exerce dans la régulation des relations sociales et l'organisation des cérémonies religieuses.

La diaspora haoussa participe ainsi à la redéfinition de la citoyenneté urbaine à travers l'école, les associations et les échanges commerciaux. Son engagement se fonde sur la reconnaissance sociale plutôt que sur la revendication politique. Cette attitude, que P. Geschiere et F. Nyamnjoh (2000) analysent comme une négociation quotidienne entre autochtonie et allochtonie, maintient un équilibre interethnique fondé sur la confiance et la médiation.

Korhogo apparaît dès lors comme un laboratoire de citoyenneté sahélienne, relié de longue date à Maradi, Zinder et Kano par des réseaux religieux et marchands. L'ensemble régional SKBo (Sikasso–Korhogo–Bobo-Dioulasso), étudié par K. Dahou, T. Dahou et C. Gueye, constitue le cadre élargi de ces circulations. L'expérience haoussa montre la continuité entre mobilité, ancrage et participation civique : les diasporas sahéliennes ne sont pas les vestiges d'un passé caravanier, mais des acteurs de la modernité urbaine ouest-africaine. Leur intégration repose sur la prudence, la solidarité et la médiation, signes d'une urbanité ajustée aux équilibres locaux.

À l'échelle régionale, Korhogo s'insère dans un réseau de villes interconnectées où la diversité nourrit la cohésion. Cette configuration évoque ce que S. Vertovec (2007) nomme super-diversité, c'est-à-dire la coexistence de multiples appartenances gérées par des formes nouvelles de régulation sociale.

Dans ce contexte, la diaspora haoussa de Korhogo se définit moins par ses origines que par sa capacité à faire de la ville un espace d'appartenance partagée. Son identité recomposée s'exprime à la fois par la persistance des pratiques religieuses, l'adoption de normes éducatives modernes et la diversification économique. Loin du repli ou de l'assimilation, les Haoussa pratiquent une intégration par la

continuité : une présence souple, fondée sur la discrétion, la confiance et la mémoire partagée du vivre-ensemble.

## **Conclusion**

Retracer l'histoire des Haoussa de Korhogo, c'est suivre le fil d'une présence discrète mais continue, inscrite dans la longue durée des circulations sahéliennes. De 1903 à 2010, cette diaspora a construit un modèle d'intégration fondé sur la mobilité, la confiance et la stabilité.

L'analyse révèle trois phases. Entre 1903 et 1960, les Haoussa s'installent dans un espace structuré par les Dioula, trouvant leur place par le commerce et l'artisanat. La période 1960-1990 consolide leur implantation à Haoussabougou, fruit d'une négociation foncière équilibrée. Enfin, de 1990 à 2010, la maturation sociale s'affirme : diversification professionnelle, associations, scolarisation et citoyenneté locale prudente.

Ces évolutions traduisent une intégration par la continuité plutôt qu'une assimilation. L'ethos haoussa repose sur la retenue, la loyauté et la discrétion. Leur influence s'exprime moins dans le pouvoir politique que dans la régulation morale, la fiabilité commerciale et la stabilité sociale. Cette économie de la discrétion leur a permis de traverser les crises ivoiriennes sans heurts majeurs.

Sur le plan analytique, cette trajectoire éclaire la logique des diasporas sahéliennes. Les communautés marchandes du Sahel sont des acteurs modernes de la ville africaine dont l'intégration repose sur la mobilité maîtrisée, le travail, la piété et la solidarité. Ce modèle enrichit la compréhension des processus d'intégration en Afrique de l'Ouest, souvent interprétés à travers le prisme du conflit ethnique. Les Haoussa offrent l'exemple d'une intégration par la discrétion, où la reconnaissance se gagne par la durée plutôt que par la conquête de l'espace public. À l'échelle régionale, Korhogo s'inscrit dans le réseau des villes où les diasporas transforment la mobilité en ancrage.

Cette recherche comporte plusieurs limites. La rareté des archives coloniales a contraint l'analyse à s'appuyer sur la littérature scientifique et les sources orales, limitant quelque peu la profondeur historique. La perspective communautaire occulte les trajectoires individuelles et la diversité interne.

Cependant plusieurs pistes de recherche s'ouvrent. Une étude comparative avec d'autres diasporas haoussa (Bobo-Dioulasso, Lomé, Douala) affinerait le modèle identifié. Une enquête sur les trajectoires individuelles, notamment des femmes et jeunes scolarisés, enrichirait la compréhension des mécanismes identitaires.

En définitive, l'histoire des Haoussa de Korhogo démontre qu'il existe, au-delà des appartenances ethniques, une citoyenneté africaine fondée sur la confiance, la durée et la coexistence. La diaspora haoussa représente ainsi une part essentielle de la mémoire urbaine et morale du Nord ivoirien.

### Références bibliographiques

AGIER Michel, 1986, « L'ethnicité urbaine : le cas de "Haoussa" à Lomé (Togo) », Ganne B. et Haeringer Philippe (dir.), *Anthropologie et sociologie de l'espace urbain*, Bron : Université de Lyon 2, GLYSI, pp. 297-303 (Programme Citadinités, Dossier ; 2).

AMSELLE Jean-Loup, 1990, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot.

BANÉGAS Richard et WARNIER Jean-Pierre, 2001, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique africaine*, n° 82, pp. 5-23.

BARTH Fredrik, 1969, « Introduction », in Fredrik Barth (dir.), *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Boston: Little, Brown and Company, pp. 9-38.

BHABHA Homi K., 2007, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot.

BRENNER Louis (dir.), 1993, *Muslim Identity and Social Change in Sub-Saharan Africa*, Bloomington: Indiana University Press.

CISSOKO Sékéné-Mody, 1966, *Histoire de l'Afrique occidentale : Moyen Âge et temps modernes, VII<sup>e</sup> siècle – 1850*, Paris, Présence Africaine.

COHEN Abner, 1969, *Custom and Politics in Urban Africa: A Study of Hausa Migrants in Yoruba Towns*, Berkeley: University of California Press.

DAHOU Karim, DAHOU Tarik et GUEYE Cheikh, s.d., « Espaces frontières et intégration régionale : le cas « SKBo » (Sikasso, Korhogo

et Bobo-Dioulasso) », Dakar, Enda Tiers Monde, Prospectives Dialogues Politiques.

DONLEFACK Martin, 2016, « Migration et intégration des Haoussas en pays bamiléké (Ouest-Cameroun) : 1903-1960 », *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines*, numéro spécial, volume XV, Traditions historiques et développement, pp. 189-210.

FOURCHARD Laurent, 2018, *Trier, exclure et policer : vies urbaines en Afrique du Sud et au Nigeria*, Paris, Presses de Sciences Po.

GESCHIERE Peter et NYAMNJOH Francis, 2000, « Capitalism and Autochthony: The Seesaw of Mobility and Belonging », *Public Culture*, vol. 12, n° 2, pp. 423-452.

GRÉGOIRE Emmanuel, 1993, « La trilogie des réseaux marchands haoussas : un clientélisme social, religieux et étatique », in Emmanuel Grégoire et Pascal Labazée (dir.), *Grands commerçants d'Afrique de l'Ouest : logiques et pratiques d'un groupe d'hommes d'affaires contemporains*, Paris : Karthala, pp. 71-100.

HALBWACHS Maurice, 1950, *La mémoire collective*, Paris : Presses Universitaires de France.

HANNERZ Ulf, 1983, *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, Paris : Éditions de Minuit.

HOLSTON James, 2008, *Insurgent Citizenship: Disjunctions of Democracy and Modernity in Brazil*, Princeton: Princeton University Press.

KAMARA Adama, 2018, « Une étude des colonies haoussa au sein des Dioula de Côte d'Ivoire : le cas des Malaga de Bouna », *Revue Africaine d'Anthropologie*, Nyansa-Pô, n° 27, pp. 217-234.

KOPYTOFF Igor, 1987, « The Internal African Frontier: The Making of African Political Culture », in Igor Kopytoff (dir.), *The African Frontier: The Reproduction of Traditional African Societies*, Bloomington: Indiana University Press, pp. 3-84.

LABAZÉE Pascal, 1993, « Les échanges entre le Mali, le Burkina Faso et le nord de la Côte-d'Ivoire », in Emmanuel Grégoire et Pascal Labazée (dir.), *Grands commerçants d'Afrique de l'Ouest : logiques et pratiques d'un groupe d'hommes d'affaires contemporains*, Paris, Karthala, pp. 125-174.

LAUNAY Robert, 2000, « Pedigrees and Paradigms : Scholarly Credentials among the Dyula of the Northern Ivory Coast », in David Robinson et Jean-Louis Triaud (dir.), *Le Temps des marabouts :*

*itinéraires et stratégies islamiques en Afrique occidentale française, v. 1880-1960*, Paris, Karthala, pp. 175-199.

LOVEJOY Paul, 1980, *Caravans of Kola: The Hausa Kola Trade, 1700-1900*, Zaria: Ahmadu Bello University Press ; Ibadan : Oxford University Press.

MAMDANI Mahmood, 2004, *Citoyen et sujet : l'Afrique contemporaine et l'héritage du colonialisme tardif*, Paris, Karthala.

SCHILDKROUT Enid, 1978, *People of the Zongo: The Transformation of Ethnic Identities in Ghana*, Cambridge: Cambridge University Press.

SIMMEL Georg, 1908, « Excursus sur l'étranger », *Sociologie : Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France (éd. française 1999), pp. 663-668.

TAUXIER Louis, 2003, *Les États de Kong (Côte d'Ivoire)*, Paris, Karthala.

VERTOVEC Steven, 2007, « Super-diversity and its Implications », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 30, n° 6, pp. 1024-1054.

### Sources orales

Nom et prénoms	Age	Statut social	Date et lieu de l'entretien	Thème abordé
Abdoulaye TRAORÉ	40	Couturier et commerçant	26 février 2022 à Korhogo	Les rapports entre les communautés au marché de Korhogo
Alaji Mahamadou CISSÉ	76	Commençant, notable	5 avril 2021 à Korhogo	Les haoussa dans les circuits commerciaux entre les pays du nord et Korhogo ; Les jeunes haoussa et les crises ivoiriennes

ALHAJI Issouf	67	Commerçant	16 avril 2021 à Korhogo	Rapports entre commerçants et dioula ; Les dynamiques religieuses entre les communautés étrangères et les dioula de Korhogo
CISSÉ Dangodogo	63	Chef de la Communauté Haoussa de Korhogo	23 août 2025 à Korhogo	Histoire de la communauté haoussa de Korhogo.
TRAORÉ Mahama	60	Maître d'école coranique	13 juin 2021 à Korhogo	Rapport Haoussa et les autres communautés vivant à Korhogo
TRAORÉ Salifou	42	Commerçant, membre de la mutuelle des jeunes haoussa	17 juillet 2023 à Korhogo	Les associations et mutuelles d'entraide de la jeunesse et des femmes haoussa. Relation des jeunes Haoussa avec les pays d'origines de leur parents

## Table des matières

De l'utilité sociale de la philosophie et de la contribution du Laboratoire de philosophie à la formation d'une relève endogène ... Georges ZONGO .....	27
Biopsychosocial repercussions of HIV seropositivity in pregnant women treated at the Yopougon Santé Urban Health Center, Ivory Coast ... Woria Affibè AMICHIA, Rita AKA, Yao Étienne KOUADIO .....	39
La diaspora haoussa de Korhogo : de la mobilité sahélienne à l'ancrage urbain (1903-2010) ... Dossongou Drissa SORO .....	61
De quoi souffre l'humanité : de la laïcité ou du terrorisme ? Tégawendé Lazard OUEDRAOGO .....	85
Médecine d'augmentation et nature humaine : défis d'une régulation éthique et politique ... Désiré SAWADOGO, Roger TAMBANGA .....	109
Conflits armés terroristes et relations sociales au Mali : cas des rapports inter et intracommunautaires dans le cercle de Niono ... Siriman FANE, Oumarou TOGOLA .....	137
La langue bisa dans Terre rouge d'Aristide TARNAGDA ... Issouf TARNAGDA, Boukary TARNAGDA, Mamadou BAYALA ....	151
Les alliances matrimoniales en Afrique de l'Ouest : un mécanisme traditionnel de gestion des conflits et de consolidation de la paix ... Thérèse SAMAKE .....	175
Effets de la valorisation du pagne Koko Dunda à Bobo-Dioulasso au Burkina Faso ... Arcadius SAWADOGO .....	205

Du rituel à l'hypocrisie : critique du « mastuvuisme » religieux comme simulacre de piété en Afrique ... N'guessan Fidèle KOUASSI .....	223
Dynamique des genres et plurilinguisme comme esthétique d'affirmation de soi et de construction d'identités dans les arts et les lettres négro-africains ... Boulkindi COULDIATI .....	241
Politique et science : la question de la conscience de l'utilisateur selon Edgar Morin ... Dimon Raymond OYENIRAN .....	257
Crises sociopolitiques en Afrique : enjeux et solutions pour une paix durable ... N'dah Pascal N'TCHA .....	273
Enjeux de la Pisciculture dans la commune Bagré : entre entrepreneuriat et perceptions des consommateurs ... Denis IDO, Ousmane ZOUNGRANA, Jean Charles BAMBARA .....	293
Le machiavelisme : somme de valeurs soporifiques ou thérapeutiques ? ... Akesse Charles MIAN, Niali Armand-Privat PILLAH, Bi Naga Landry BOTTY .....	313
Le ballet, la mode et la musique comme outils d'une poésie totale chez Mallarmé ... Soiliho BAIKORO .....	329
La réappropriation de l'histoire dans le théâtre africain contemporain (1990 à nos jours) ... El Hadji Abdoulaye SALL .....	343
L'inscription du lecteur dans le roman africain francophone contemporain : stratégies auctoriales de programmation de la réception ... Tchasse AKPAOU .....	357
Le deuxième livre de « l'ethnologue » africaniste. De Michel Leiris à Valentin Yves Mudimbe ... MORO NGOMO Will's Ulrick Confi .....	383
Penser l'endogénéité du développement durable en Afrique postcoloniale à la lumière de la démocratie substantive : prolégomènes à une gouvernance intégrale... Amenan Madeleine KOUASSI, Goli Jean Christ Jonathan GOGBÉ .....	403

Monseigneur Dieudonné YOUGBARÉ et la synodalité... Alfred  
BONKOUNGOU .....427

Analyse sémantico-pragmatique des inférences dans la langue  
koulango ... Kouadio Eric ADJOUMANI, Yves-Marcel YOUANT,  
Jean-Claude DODO .....441

Les services publics mobiles comme instrument de politique au  
Sahel... Fati Sampala BALIMA.....453

## Table des matières

De l'utilité sociale de la philosophie et de la contribution du Laboratoire de philosophie à la formation d'une relève endogène ... Georges ZONGO .....	27
Biopsychosocial repercussions of HIV seropositivity in pregnant women treated at the Yopougon Santé Urban Health Center, Ivory Coast ... Woria Affibè AMICHIA, Rita AKA, Yao Étienne KOUADIO.....	39
La diaspora haoussa de Korhogo : de la mobilité sahélienne à l'ancrage urbain (1903-2010) ... Dossongou Drissa SORO .....	61
De quoi souffre l'humanité : de la laïcité ou du terrorisme ? Tégawendé Lazard OUEDRAOGO .....	85
Médecine d'augmentation et nature humaine : défis d'une régulation éthique et politique ... Jean Désiré SAWADOGO, Roger TAMBANGA.....	109
Conflits armés terroristes et relations sociales au Mali : cas des rapports inter et intracommunautaires dans le cercle de Niono ... Siriman FANE, Oumarou TOGOLA.....	137
La langue bisa dans Terre rouge d'Aristide TARNAGDA ... Issifou TARNAGDA, Boukary TARNAGDA, Mamadou BAYALA....	151
Les alliances matrimoniales en Afrique de l'Ouest : un mécanisme traditionnel de gestion des conflits et de consolidation de la paix ... Thérèse SAMAKE.....	175
Effets de la valorisation du pagne Koko Dunda à Bobo-Dioulasso au Burkina Faso ... Arcadius SAWADOGO.....	205
Du rituel à l'hypocrisie : critique du « mastuvuisme » religieux comme simulacre de piété en Afrique ... N'guessan Fidèle KOUASSI .....	223

Dynamique des genres et plurilinguisme comme esthétique d'affirmation de soi et de construction d'identités dans les arts et les lettres négro-africains ... Boulkindi COULDIATI .....	241
Politique et science : la question de la conscience de l'utilisateur selon Edgar Morin ... Dimon Raymond OYENIRAN .....	257
Crises sociopolitiques en Afrique : enjeux et solutions pour une paix durable ... N'dah Pascal N'TCHA.....	273
Enjeux de la Pisciculture dans la commune Bagré : entre entrepreneuriat et perceptions des consommateurs ... Denis IDO, Ousmane ZOUNGRANA, Jean Charles BAMBARA .....	293
Le machiavelisme : somme de valeurs soporifiques ou thérapeutiques ? ... Akesse Charles MIAN, Niali Armand-Privat PILLAH, Bi Naga Landry BOTTY .....	313
Le ballet, la mode et la musique comme outils d'une poésie totale chez Mallarmé ... Soiliho BAIKORO.....	329
La réappropriation de l'histoire dans le théâtre africain contemporain (1990 à nos jours) ... El Hadji Abdoulaye SALL .....	343
L'inscription du lecteur dans le roman africain francophone contemporain : stratégies autoriales de programmation de la réception ... Tchasse AKPAOU .....	357
Le deuxième livre de « l'ethnographe » africaniste. De Michel Leiris à Valentin Yves Mudimbe ... MORO NGOMO Will's Ulrick Confi .....	383
Penser l'endogénéité du développement durable en Afrique postcoloniale à la lumière de la démocratie substantive : prolégomènes à une gouvernance intégrale... Amenan Madeleine KOUASSI, Goli Jean Christ Jonathan GOGBÉ.....	403
Monseigneur Dieudonné YOUGBARÉ et la synodalité... Alfred BONKOUNGOU .....	427

Analyse sémantico-pragmatique des inférences dans la langue  
koulango ... Kouadio Eric ADJOUMANI, Yves-Marcel YOUANT,  
Jean-Claude DODO .....441

Les services publics mobiles comme instrument de politique  
publique au Sahel... Sampala Fatimata BALIMA.....453